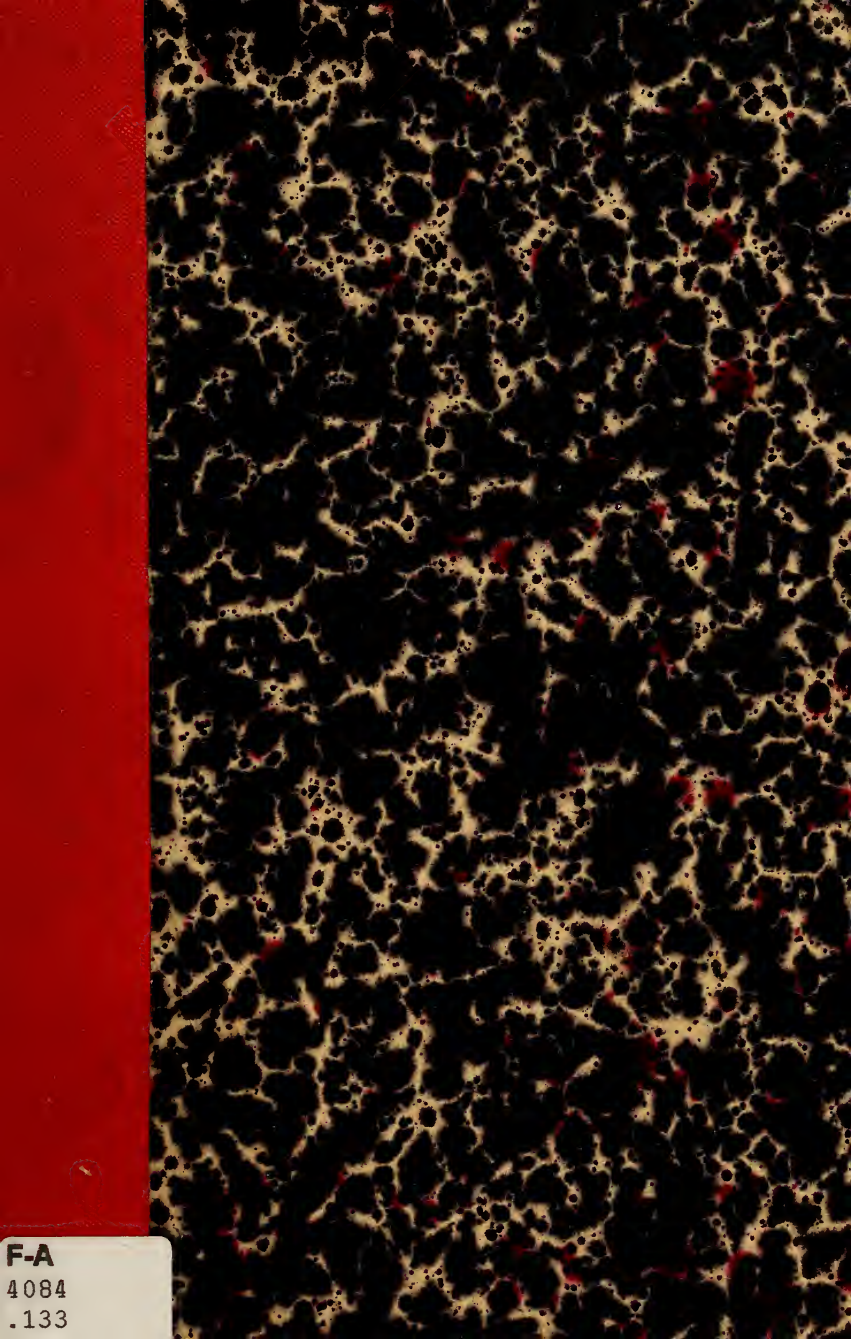

F-A
4084
.133

№4084.133

GIVEN BY
GIFT OF
GODFREY MICHAEL HYAMS,
JULY 10, 1900.
A

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Boston Public Library

http://www.archive.org/details/noticehistorique00quat

GIFT OF
GODFREY MICHAEL HYAMS,
JULY 10, 1899.
A

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE M. TAUNAY,

Né à Paris en 1755; mort en 1830.

M. Taunay (Nicolas-Antoine) nâquit à Paris en 1755. Il eut pour père un chimiste distingué, auquel la peinture est redevable de quelques découvertes utiles, qui lui avoient été inspirées par un goût particulier pour les productions de cet art. Dès lors, très-naturellement, le fils dut trouver, dans la maison paternelle, de quoi faire naître ou augmenter chez lui, un penchant qui devint bientôt le prélude d'une vocation décidée.

Naturellement les portefeuilles de son père furent l'objet des premiers jeux de son enfance. Bientôt ils devinrent le sujet habituel de ses oc-

cupations, et enfin la matière exclusive d'une étude passionnée, qui absorboit les facultés de son esprit. L'amour paternel crut devoir alors opposer quelques diversions, à un zèle dont l'immodération, dans un âge trop peu avancé, pouvoit nuire au développement d'une constitution encore foible. Cependant la passion éludant toutes les contraintes, il fallut se soumettre à ses ordres; et le jeune Taunay eut la liberté de se livrer, sans réserve, aux études préliminaires de la peinture.

Cependant jusqu'alors, son goût et ses études s'étoient exclusivement bornés à la pratique du dessin. Il y avoit chez lui, dans l'organe visuel, une imperfection assez commune, qui auroit pu restreindre son talent à la partie linéaire de l'art, si la science de l'opticien n'eût dissipé, par la vertu de ses verres magiques, une sorte de voile qui lui déroboit le charme des couleurs, dont la nature a peint ses ouvrages. Un nouveau monde lui fut alors découvert, et lui révéla en même temps, qu'il étoit destiné à être coloriste. La palette et le pinceau vont être dorénavant ses instrumens favoris; et le paysage, avec ce que la nature champêtre présente de scènes variées, aux yeux comme au sentiment, deviendra le domaine privilégié de son talent.

M. Taunay avoit d'abord eu pour maître en peinture, mais pendant assez peu de temps, un

peintre d'histoire (M. Brenet), qui à cette époque ne manquoit ni de talent, ni d'une certaine célébrité. Il le quitta bientôt pour entrer chez Casanova, peintre de batailles et d'animaux, qui bientôt fut obligé de quitter la France pour aller s'établir en Russie. Ainsi on peut affirmer que M. Taunay dut fort peu de chose à ces deux maîtres. Mais un plus long séjour à leur école lui auroit-il été très-profitable? Nous ne le pensons pas. La suite a suffisamment manifesté, qu'il y avoit chez lui un germe de talent à lui propre, une certaine sève d'originalité, que la direction d'une culture étrangère, auroit peut-être empêchée de se développer, selon le vœu des moyens que la nature avoit mis à sa disposition.

Il dut à cette heureuse indépendance, de faire le choix judicieux du genre auquel il s'adonneroit. Son goût et ses moyens ne le portoient point à se mesurer avec la nature, dans les hautes sphères de l'imitation. Au lieu de se lancer vers les genres élevés, où il est si commun de ne rencontrer que l'oubli, à la suite de la médiocrité, il eut le bon esprit d'écouter sa vraie vocation, et en mesurant son ambition sur ses forces, de se créer, selon le vœu de ses moyens naturels, un genre de supériorité, qu'aucun de ses contemporains ne devoit lui disputer.

C'est un don de la nature assez rare, que celui

de bien reconnoître ce qu'elle veut faire de nous, ce qu'elle nous ordonne, nous permet ou nous refuse.

M. Taunay avoit reçu d'elle un esprit fin, un sentiment délicat, une imagination propre à saisir, dans le monde physique et l'ordre moral, de ces rapports légers dont la grâce fait le charme, de ces aperçus fugitifs, qui, par exemple, dans certains genres naifs de littérature, tels que ceux du Conte, de l'Idylle ou de l'Apologue, ont immortalisé les noms d'un certain nombre de poètes. Or, le génie de cette sorte est aussi rare que tout autre. Sans donc élever ses prétentions plus haut que ses moyens, il eut le bon esprit de mettre son ambition de niveau avec son talent. Il visa à se créer par la réunion de deux sortes de mérite, l'un dans le paysage, l'autre dans les sujets qu'on appelle *de genre*, un double moyen de charmer et d'intéresser les yeux et l'esprit, d'une nombreuse partie du public. C'est celle qui demande avant tout aux arts, de ces images douces et légères, dont on juge d'autant plus aisément la vérité, que leur modèle est à la portée de tout le monde.

Ayant donc résolu de n'avoir plus d'autre maître que cet instinct, qui le portoit à la pratique du paysage orné de figures, ce fut d'abord en Suisse que M. Taunay prit le parti d'aller chercher les modèles de cette heureuse union, qui met

si bien en harmonie la nature agreste des sites, avec la naïveté des mœurs, les habitudes champêtres des hommes, et la variété de costume des villageoises. Il partit avec Demarne, et quelques autres compagnons de voyage ou d'études; et, de concert avec eux, au milieu de cette contrée, véritable muséum du paysage, il ne cessa point de remplir son portefeuille des plus intéressans aspects, mais mieux encore sa mémoire, meuble indispensable au paysagiste, qui a toujours besoin de recourir à elle, pour revoir ces effets fugitifs, dont aucun trait ne peut se reproduire en réalité au gré de ses besoins.

De retour à Paris, M. Taunay se fit connoître par un tableau de chevalet, représentant une fête villageoise, d'un caractère gracieux, d'une couleur vraie, d'une exécution fine, et qui annonçoit un de ces talens que la nature s'est réservée le secret de produire, quand elle le veut. Ce charmant tableau fixa très-particulièrement l'attention des connoisseurs. L'Académie, illimitée alors dans le nombre de ses membres, et dans la liberté des encouragemens dont elle disposoit, en félicitant l'auteur sur cet heureux prélude, lui fit entendre qu'un nouvel ouvrage de son pinceau, mais d'une plus grande étendue, et d'un style plus élevé, lui feroit obtenir d'utiles et honorables suffrages. M. Taunay comprit ce qu'il y avoit de flatteur et d'en-

courageant dans ce pronostic. Il se hâta d'y répondre par un second tableau, dont le sujet fut emprunté à l'Arioste. Ces deux ouvrages valurent à M. Taunay d'être agréé tout d'une voix par l'Académie. Mais ce succès lui procura un autre prix plus avantageux encore. Il obtint d'être envoyé à Rome, pour remplir une place vacante par la mort d'un pensionnaire (le jeune Taraval, qui avoit remporté le grand prix à l'âge de dix-sept ans). Il partit ainsi pour Rome, en 1784, dans l'année même de son agrément par l'Académie.

La vue et l'étude de la nature en Italie, l'aspect et l'influence des grands ouvrages de l'art, ne pouvoient pas manquer de communiquer au genre de son talent, quelque chose de plus élevé dans le style, dans le choix des sujets et des accessoires, dans la composition et dans l'exécution. Il y a pour chaque catégorie de sujets, même de ceux qu'on prend dans un ordre inférieur d'idées, plus d'un degré de caractère et d'effet, qui les recommande plus ou moins à l'œil et au goût de l'amateur plus ou moins cultivé, mais à l'égard duquel l'on doit aussi reconnoître, *que toute vérité n'est pas bonne à peindre.*

M. Taunay avoit trop d'élégance dans le caractère et l'esprit, pour ne pas en faire passer l'effet dans ses compositions. Le genre d'imitation basse et vulgaire n'auroit jamais obtenu ses fa-

veurs. Mais l'aspect de Rome et le séjour qu'il y fit, devoient encore favoriser cette heureuse tendance de son talent. Voilà ce que démontrèrent plusieurs des ouvrages, qui exercèrent la facilité de son pinceau dans cette ville. De ce nombre on cite un joli tableau représentant *la bénédiction des animaux;* mais surtout un grand paysage d'un style élevé, enrichi de figures plus grandes que de coutume, et dont le sujet principal est *l'ange Raphaël avec Tobie.* De même grandeur, et en pendant, fut exécuté par lui, à Rome, un tableau représentant la *prédication d'un hermite,* ouvrage qui se fit remarquer par la grande variété des groupes de figures, par la diversité de leurs costumes, et par le charme de la couleur.

De retour à Paris, après trois ans d'études en Italie, on le vit à chaque exposition publique, multiplier des compositions toujours variées, où la vérité du coloris et la facilité du pinceau, se réunissoient à d'ingénieux motifs, à des conceptions spirituelles, qui, sans prétendre à la noblesse du genre historique ou héroïque, étoient fort loin de se borner à n'être (comme on l'a vu dans certaines écoles) que de simples miroirs d'une réalité vulgaire.

On ne peut effectivement s'empêcher de reconnoître, dans toutes les productions de son pinceau, un esprit inventif, orné par une érudition légère,

si l'on veut, mais convenable au degré d'élévation d'où il voyoit, et prétendoit faire voir les diverses sortes de sujets. Je parle de ceux qu'il empruntoit à toutes les régions de l'histoire ou de la fable, des mœurs anciennes ou contemporaines, à tous les genres d'actions fabuleuses ou réelles, d'allusions critiques ou plaisantes. C'est ainsi que dans l'énumération la plus incomplète de ses ouvrages, pris au hazard, on verroit se succéder le *Frappement du rocher*, et *la Bataille de Nazareth; le Théâtre de la Folie*, et *un Bazar turc; Moïse sauvé*, et *le Loup enragé; le Retour du marché*, et *le Lendemain d'une bataille; un Hôpital militaire, Joseph expliquant le songe à ses frères*, et *un Conte de La Fontaine*. Mais on verra peu de ces nombreuses compositions, où le sentiment du peintre n'ait montré ou caché quelque vérité morale, ou quelque trait d'une critique plaisante, qui fait sourire la raison.

Dirons-nous que cette propriété de donner aux leçons de la morale un déguisement, qui en corrige la sévérité, fut le privilége de la poésie plutôt que de la peinture? Beaucoup d'exemples applicables à l'un et à l'autre art, nous paroissent devoir rendre cette question fort difficile à résoudre. Contentons-nous de dire que M. Taunay offriroit dans ce débat un élément nouveau de comparaison, et qui seroit favorable à l'art du peintre. On

peut invoquer à cet égard l'opinion publique, qui, de son vivant, l'avoit fait surnommer *le La Fontaine de la peinture.*

Qu'il nous suffise donc ici, comme à la louange qui lui est due dans cette partie, et qu'on nous pardonne d'avoir indiqué plutôt en abstraction qu'en description, et plutôt en général qu'en détail, un mérite dont le discours ne sauroit reproduire ni le charme ni l'effet. Chaque art, on le sait, a ses moyens particuliers, et qui ne peuvent être appréciés que par l'organe qui leur correspond. Or, prétendre traduire en paroles les compositions de M. Taunay, dont on a fait mention, seroit une méprise égale à l'illusion du peintre, qui prétendroit rendre intelligible aux yeux les interlocuteurs des fables, telles, par exemple, que celles *du Chêne et du Roseau,* ou *de la Mouche et de la Fourmi.*

Il y avoit, comme on a pu le voir, chez M. Taunay, deux talens, et on doit le dire, deux peintres; mais si bien identifiés entre eux, que nous regrettons d'avoir été obligés d'en parler séparément.

Oui, sous le seul rapport de paysagiste, il sut se créer une place, qui, en le distinguant dans le grand nombre d'habiles maîtres que l'on compte en ce genre, nous le montre encore comme ayant moins dû aux exemples de ses prédécesseurs, qu'à l'inspiration particulière de son génie.

De là, dans ses ouvrages, ce charme d'originalité, que l'artiste doit souvent beaucoup moins à l'étude, qu'à une sorte de faculté instinctive. Chez M. Taunay, tout, jusqu'à sa manière d'étudier la nature, lui étoit particulier. Dans le fait, ses études d'après nature, n'étoient pas du genre de celles, où l'on voit le peintre s'appliquer à surprendre à la hâte, et à fixer par le crayon ou le pinceau, les images mobiles et variables, des effets d'ombre et de lumière, et les divers accidens passagers du spectacle, dont il voudroit pouvoir calquer la fugitive empreinte. Lui, il ne confioit ces impressions qu'au sentiment dont il étoit dominé, et qui, aidé par une heureuse mémoire, lui retraçoit à volonté tous les aperçus d'ensemble et de détail, applicables aux sujets qu'il devoit traiter. Ainsi peignoit-il, sans la réalité d'aucun modèle, la scène que son imagination lui reproduisoit; et les figures qu'il y mêloit, il les drappoit sans le secours du mannequin. Il ne travailloit pas, il n'arrangeoit pas méthodiquement les détails d'une composition; il l'improvisoit. Point d'essais, point de tâtonnemens, point de calcul préalable. Dominé par l'idée d'un sujet, il n'essayoit pas d'en coordoner à l'avance les fonds avec les devants, les masses d'arbres avec les grouppes de personnages. Tout cet ensemble étoit déjà exécuté dans sa tête; il n'avoit plus qu'à le traduire en couleurs.

C'étoit, dans son genre, comme un discours prononcé d'abondance par un orateur plein de son sujet, et qui reçoit d'une soudaine inspiration cette vivacité d'effet, que la lime du travail émousseroit.

M. Taunay s'étoit créé dans le domaine de l'imitation qui lui fut propre, une espèce d'universalité de talens, par la réunion de presque toutes les sortes d'habiletés qu'exigent les parties diverses, dont une seule suffit à la réputation de l'artiste qui s'y est rendu supérieur. Ainsi ne saurions-nous omettre de dire qu'il excella dans la représentation des animaux; et nous laisserons aux connoisseurs, en ce genre, à fixer la place qu'il doit occuper entre Paul Potter, Vouvermans, et Berghem.

Une réunion de capacités et de talens, telle que nous avons tenté de l'esquisser, avoit dû procurer à M. Taunay, sinon les faveurs de cette fortune, *qui vend ce qu'on croit qu'elle donne,* du moins cette heureuse aisance d'où naît la douce insouciance de l'avenir. Il en jouit pendant quelque-temps, et il continua d'en jouir en dépit des premiers orages révolutionnaires, au sein d'une famille aimable, qui, par des soins empressés, s'efforçoit de lui faire oublier les dangers passés, et braver les craintes plus sérieuses de l'avenir.

Cependant, après avoir perdu, par les consé-

quences successives des troubles politiques, et le fruit de ses économies, et la dot de sa femme, il sollicitoit en vain de l'avenir le retour des circonstances fortunées, qui avoient ouvert à son talent une brillante et utile carrière. Le titre d'académicien, que la formation de l'Institut lui avoit rendu, n'étoit plus pour lui qu'un équivalent nominal, et tout-à-fait incapable, dans le nouvel ordre de choses, d'assurer à son talent et au débit de ses ouvrages, la vogue et les succès qui auroient pu relever sa fortune.

Dans ces circonstances, une nouvelle perspective sembla devoir présenter et à la nature particulière de son talent, et à l'état délabré de sa fortune des ressources inespérées. Ce devoit être en réalité, pour lui, un monde tout neuf à exploiter, et à conquérir au profit de l'art et de l'artiste. Des agens Portugais, en résidence à Paris, cherchoient à recruter pour le Brésil, une petite colonie d'artistes habiles, dont les talens pussent implanter dans une région vierge, si l'on peut dire, et riche des plus beaux dons de la nature, le goût des arts du dessin, soit par l'enseignement, soit par la vertu des exemples, plus féconds et plus actifs encore, que toutes les leçons. On vantoit partout, dans cette contrée, et les magnificences d'une nature encore *neuve*, et la riche végétation de forêts que la coignée n'avoit pas encore violées, et les as-

pects pittoresques des montagnes, et l'originalité de productions et de plantes inconnues en Europe. Le nouveau gouvernement du Brésil désiroit y introduire le goût d'une culture nouvelle, celle des arts d'imitation, et il présentoit aux artistes de Paris, le double appât de la fortune et d'une considération particulière.

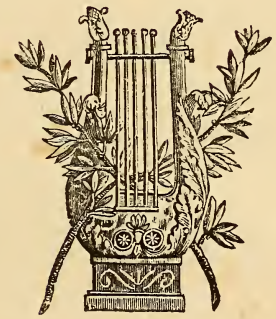
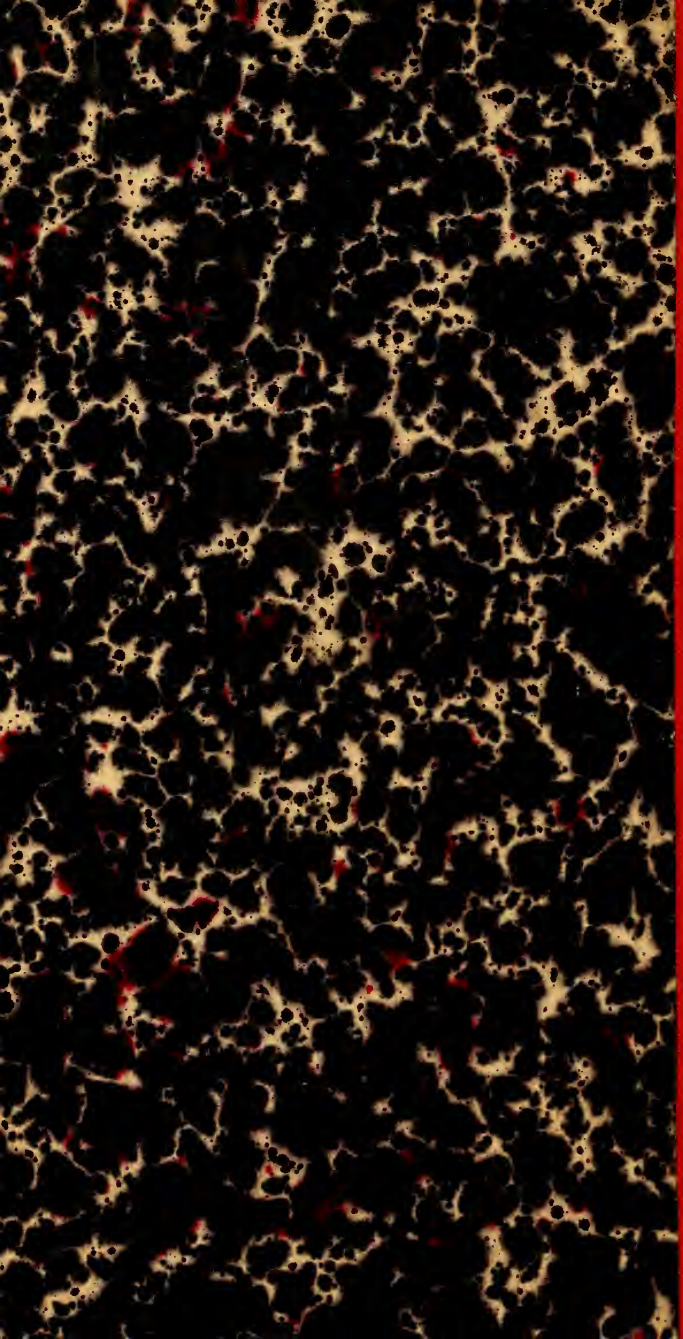
M. Taunay se laissa prendre à ces flatteuses amorces; il partit pour *Rio Janeiro* avec deux de ses fils et quelques amis, attirés, comme lui, par les mêmes espérances. Disons qu'elles ne furent pas toutes trompeuses pour lui, c'est-à-dire pour son talent et sa réputation. Plus d'un grand ouvrage adressé par lui à l'Académie, pendant cet exil volontaire, s'il n'ajouta rien à une réputation qui n'avoit plus rien à conquérir, témoigna toujours d'une rare capacité, à s'empreindre de toutes les diversités des formes et des physionomies de la nature.

Cependant, après quelques années, le souvenir de la patrie ne pouvoit manquer de produire chez lui l'effet d'un désenchantement, auquel vinrent se joindre le chagrin de la perte de quelques compagnons de son exil volontaire, et surtout le deuil de la mort d'un de ses fils, qui acheva de jeter son voile funèbre, sur la perspective de fortune et de gloire qui l'avoit séduit.

Il n'éprouva plus bientôt d'autre désir et d'au-

tre besoin que de respirer l'air de la patrie, où le rappeloient et les vœux de ses amis, et la distinction flatteuse de la croix d'honneur, qui sembloit ne l'avoir été chercher au Brésil, que pour lui rappeler combien son pays s'honoroit de ses talens.

Il y revint donc, mais plutôt pour y jouir de sa réputation au milieu de ses amis, que pour chercher à entrer de nouveau en lice avec la foule des concurrens, que l'effet des événemens révolutionnaires avoit produite.

Plus que septuagénaire, il se ménagea une paisible retraite avec sa femme et le seul de ses fils qui résidât en France. Là, exempt de souffrances physiques, libre désormais de tous soins et de toute ambition, il se plut à faire comme une sorte de revue, des travaux qui avoient occupé sa vie entière. S'entourant d'un grand nombre de ses compositions, il les soumettoit à une critique de plus en plus sévère, dont il exécutoit les arrêts, par d'heureuses retouches, jusqu'à ce que son goût fût entièrement satisfait. Il achevoit ainsi doucement sa carrière, au milieu des souvenirs d'une vie honorable, des espérances d'une gloire durable, et des douceurs d'une société domestique, jouissant de l'estime et de l'amitié de tous ses confrères, et pouvant se flatter que la sobriété de sa vie et la bonté de sa constitution, reculeroient

encore de plusieurs années le terme fatal. Vain espoir : une foiblesse soudaine, funeste présage de la mort, s'empara de lui. Ce n'étoit pas une maladie du ressort de la science ou de l'art du médecin : c'étoit une extinction. Au bout de quinze jours, il mourut, âgé de 75 ans, le 20 mars 1830.